

William Gibson

Code source

Traduit de l'anglais (États-Unis) par ALAIN SMISSI



Du même auteur au Diable vauvert

TRILOGIE NEUROMANTIQUE

NEUROMANCIEN, roman, 2020

COMTE ZÉRO, roman, 2021

MONA LISA DISJONCTE, roman, 2022

TRILOGIE DU PONT

TOMORROW'S PARTIES, roman, 2001

TRILOGIE BLUE ANT

IDENTIFICATION DES SCHÉMAS, roman, 2001, 2013, 2021

CODE SOURCE, roman, 2008

HISTOIRE ZÉRO, roman, 2013

TRILOGIE JACKPOT

PÉRIPHÉRIQUES, roman, 2020

AGENCY, roman, 2021

JACKPOT, roman, à paraître

Titre original : SPOOK COUNTRY

ISBN : 979-10-307-0539-3

© William Gibson Ent. Ltd., 2007

This edition is published by arrangement with Sterling Lord Literistic, Inc.
and Agence Eliane Benisti.

© Éditions Au diable vauvert, 2008, 2022 pour la traduction française.

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Pour Deborah

Février 2006

1

Lego blanc

Contre son oreille, Hollis Henry entendit le téléphone prononcer deux mots.

— Rausch. *Node*.

Elle alluma sa lampe de chevet, éclairant la canette d'Asahi pression rapportée le soir précédent du Pink Dot et son PowerBook couvert d'autocollants, fermé et en veille. Elle lui envia son inertie.

— Bonjour Philip.

Node était son employeur actuel, dans la mesure où elle en avait un, et Philip Rausch son rédacteur en chef. Ils n'avaient discuté qu'une seule fois, à la suite de quoi elle s'était retrouvée en partance pour L.A. et l'hôtel Mondrian, quoique cela tînt davantage à sa santé financière qu'aux pouvoirs de persuasion de son interlocuteur. L'intonation qu'il employait pour prononcer le nom du magazine, ces italiques audibles, lui laissait présager une ambiance dont elle se lasserait très vite.

Du côté de la salle de bains, le robot d'Odile Richard percuta doucement un obstacle indéterminé.

— Il est 3 heures, chez vous. Je vous réveille?

— Non, mentit-elle.

Le robot d'Odile était construit en Lego, exclusivement blancs, montés sur un nombre impair de roues blanches

à pneus noirs, et ce qu'elle prenait pour des panneaux solaires sur le dos. Elle l'entendait bouger inlassablement sur le tapis de sa chambre. Au fait, à qui s'adressait-on pour acheter seulement des Lego blancs? Dans cette chambre majoritairement blanche, il paraissait très à sa place. Seuls les pieds de table, bleu égéen, apportaient un contraste, par ailleurs très beau.

— Ils sont prêts à vous montrer sa meilleure œuvre.

— Quand?

— Maintenant. Elle vous attend à son hôtel. Le Standard.

Hollis connaissait le Standard. Tous les sols étaient couverts en Astroturf bleu roi. Chaque fois qu'elle y mettait les pieds, elle avait l'impression d'être la créature la plus âgée de l'édifice. Dans une sorte de terrarium géant derrière la réception, des filles en bikini d'une ethnicité floue restaient allongées, comme pour prendre le soleil ou lire de grands livres pleins d'images.

— Vous vous êtes occupé de la note ici, Philip? Quand j'ai pris ma chambre, ils se servaient encore de ma carte.

— C'est arrangé.

Elle ne le croyait pas.

— Toujours pas de date de rendu pour l'article?

— Non. (Rausch aspira et fit la moue, dans un quelconque et inimaginable bureau londonien.) Le lancement a été retardé. Août.

Hollis n'avait pour l'heure rencontré personne de chez *Node* – ni personnel ni auteur. Ils lorgnaient du côté de *Wire*, à l'européenne bien sûr, même s'ils n'auraient jamais proposé la comparaison eux-mêmes. Argent belge, via Dublin, bureaux à Londres – ou au moins ce Philip, à défaut de bureaux. Qui avait la voix d'un ado de dix-sept ans. Dix-sept ans, et bien remis de son humorectomie précoce.

— Ça nous laisse du temps, conclut-elle sans savoir ce qu'elle voulait dire mais pensant à son compte en banque.

— Elle t'attend.

— C'est parti.

Elle ferma les yeux et son téléphone.

Pouvait-on loger dans cet hôtel et être considéré SDF malgré tout ? Elle pencha pour l'affirmative.

Étendue sous un unique drap blanc, Hollis écoutait le robot de la Française percuter un obstacle, cliqueter et repartir en arrière. Il devait être programmé pour se cogner partout jusqu'à ce que la cartographie soit achevée, comme les aspirateurs automatiques japonais. Odile avait dit qu'il rassemblerait des données via une unité GPS embarquée. Apparemment, c'était encore en cours.

Quand elle se redressa, le tissu lourd glissa jusqu'à ses cuisses. À l'extérieur, le vent trouva un nouvel angle d'attaque sur ses fenêtres. Elles vibrèrent avec un bruit inquiétant. Ici, toute manifestation climatique un peu prononcée lui faisait peur. Les journaux en parlaient le lendemain, comme d'une variété secondaire de tremblement de terre. Quinze minutes de pluie, et les parties basses de Beverly Center s'effondraient ; des rochers gros comme des maisons glissaient avec majesté jusque dans les carrefours encombrés. Elle y avait même assisté, une fois.

Elle se rendit à la fenêtre, croisant les doigts pour ne pas marcher sur le robot. Elle chercha à tâtons le cordon des lourds doubles rideaux blancs. Six étages plus bas, Hollis vit les palmiers de Sunset danser follement, comme un corps de ballet mimant les derniers sursauts d'une peste futuriste. 3 h 10 un mercredi matin, et le vent avait vidé le Strip de tout signe de vie.

Ne réfléchis pas, se dit-elle. Ne relève pas tes mails. File dans la salle de bains.

Quinze minutes plus tard, ayant fait de son mieux avec tout ce qui clochait chez elle, elle emprunta un ascenseur Philippe Starck, décidée à s'intéresser le moins possible à ses particularités. Dans un vieil article, elle avait appris que le designer possédait un élevage d'huîtres aux coquilles parfaitement carrées, installées dans des cadres d'acier spéciaux.

Les portes se retirèrent devant une étendue de bois pâle. L'idéal platonique d'un petit tapis oriental était projeté depuis le plafond, gribouillis stylisés de lumière rappelant des gribouillis à peine moins stylisés de laine teinte. Dont on lui avait expliqué que l'intention première était de ne pas offenser Allah. Elle le traversa rapidement, droit vers les portes d'entrée.

Sur le seuil, dans l'étrange chaleur mouvante du vent, un portier du Mondrian la regarda, l'oreillette Bluetooth dégagée par sa coupe de cheveux réglementaire. Sa question fut emportée par une bourrasque soudaine – elle supposa qu'il lui proposait sa voiture – qu'elle n'avait pas – ou un taxi.

— Non.

Il y avait bien un taxi, où le chauffeur paraissait dormir, allongé derrière le volant, et rêver peut-être aux champs d'Azerbaïdjan. Elle passa à côté, une étrange exubérance montant en elle au moment où le vent, sauvage et aléatoire, déferlait sur Sunset depuis Tower Records, comme le sillage d'un appareil décollant péniblement.

Elle crut entendre le portier l'appeler, mais ses Adidas trouvèrent au même moment le trottoir brut de Sunset, abstraction pointilliste en chewing-gum noir. Laisant derrière elle la stature monstrueuse du Mondrian aux portes ouvertes, elle remonta la fermeture de son sweat-shirt à capuche. Partant, avait-elle l'impression, moins

dans la direction du Standard que *vers quelque part*, simplement.

L'air était plein de débris de palmes, secs et piquants.

Tu es, se dit-elle, complètement folle. Mais pour l'instant, ce trajet à pied paraissait on ne peut plus judicieux, même dans ces rues assez douteuses pour une femme, surtout seule. Ou pour n'importe quel piéton, d'ailleurs, à cette heure matinale. Pourtant ce vent, cette anomalie climatique de L.A., balayait toute impression de menace. La rue était aussi vide qu'au moment du film où le pied de Godzilla va s'abattre pour la première fois. Les palmes se tendaient dans le vent, l'air frissonnait, et Hollis, encapuchonnée de noir, avançait à grandes enjambées. Des pages de journal et des flyers de clubs lui caressaient les chevilles en chemin vers d'autres rivages.

Une voiture de police passa dans son propre courant d'air, vers Tower. Son chauffeur, penché sur le volant, ne la remarqua même pas. Servir, se rappela-t-elle, et protéger. Le vent se retourna avec entrain, arrachant sa capuche et recoiffant instantanément Hollis. Ce qui n'était pas un luxe.

Odile Richard l'attendait sous la porte cochère blanche de l'hôtel et son enseigne – accrochée, pour une raison connue seulement de ses designers, à l'envers. Odile était encore à l'heure de Paris, mais Hollis avait proposé d'accommoder son décalage en la retrouvant de bonne heure. Et puis, c'était le moment optimal pour voir ce genre d'œuvre.

Odile était accompagnée d'un grand Latino, jeune, au crâne rasé, dans un Pendleton bordeaux rétro-ethnique aux manches coupées au-dessus du coude. Le bas de chemise, hors du pantalon, tombait exactement aux genoux de son cargo baggy.

— Apôtre sainteté.

Ce disant, il leva une canette argentée de Tecate avec un sourire rayonnant. Le long de son avant-bras, un gros tatouage étalait ses lettres d'Olde English travaillées.

— Pardon ?

— *À votre santé*, rectifia la Française en se tamponnant le nez d'un mouchoir élimé.

Odile était la Française la moins élégante qu'Hollis se rappelait avoir jamais rencontrée, quoique avec un certain eurochic nerd qui parvenait à la rendre plus insupportablement adorable. Elle portait un sweat-shirt xxxl aux armes d'une start-up antédiluvienne et défunte, des chaussettes d'homme marron à côtes en nylon brillant particulièrement déplaisant, et des sandales en plastique transparent couleur de sirop à la cerise.

— Alberto Corrales, se présenta-t-il.

— Alberto, salua-t-elle en le laissant serrer sa main dans sa paluche sèche comme du bois. Hollis Henry.

— Curfew, dit-il avec un sourire plus grand encore.

Le fandom, se dit-elle avec toujours la même surprise et le même malaise.

— Cette poussière, dans l'air, protesta Odile. C'est répugnant. On pourrait partir maintenant, pour aller voir l'œuvre ?

— En route, accepta Hollis en se réjouissant de cette distraction.

— Par ici, invita Alberto.

Il dunka sa canette vide dans une poubelle blanche du Standard aux prétentions milanaïses. Le vent, remarquait-elle, s'était arrêté pile au bon moment.

Elle jeta un œil à la réception. Le comptoir était désert, et le terrarium à bikinis vide et éteint. Puis elle suivit Alberto et les reniflements irrités d'Odile vers la voiture

d'Alberto, une Coccinelle ancien modèle sous plusieurs couches d'aérographe. Elle y vit un volcan en éruption débordant de lave incandescente, des Latinas pulpeuses en mini-pagnes et coiffures aztèques à plumes, et les anneaux polychromes d'un serpent ailé. Apparemment, Alberto tripait sur les mélanges culturo-ethniques, à moins que les Cox ne soient entrées au panthéon depuis la dernière fois qu'elle en avait vu une.

Il ouvrit la portière passager et bascula le dossier pour laisser Odile se glisser à l'arrière. Où il semblait y avoir déjà une sorte d'équipement. Puis il indiqua à Hollis la place du mort, presque avec une courbette.

Elle cligna des yeux devant les sémiotiques magnifiquement désinvoltés du tableau de bord. L'air sentait le désodorisant de voiture ethnique. Comme la peinture, cela faisait partie d'un langage, mais une personne comme Alberto pourrait utiliser à dessein le mauvais désodorisant.

Il s'engagea sur Sunset et fit un demi-tour très propre. Puis ils retournèrent dans la direction du Mondrian, sur un asphalte légèrement saupoudré de la biomasse desséchée des palmes.

— Je suis fan depuis des années, dit Alberto.

— Alberto considère l'histoire comme un espace internalisé, contribua Odile un peu trop près de l'oreille de Hollis. Il voit cet espace internalisé émerger du trauma. Toujours du trauma.

— Du trauma, répéta Hollis involontairement tandis qu'ils passaient devant le Pink Dot. Alberto, arrêtez-vous au Dot, s'il vous plaît. Il me faut des cigarettes.

— Ollis, dit Odile d'un ton accusateur. Vous m'aviez dit que vous ne fumiez pas.

— Je viens de commencer.

— Mais on y est, dit Alberto en tournant à gauche dans Larrabee avant de se garer.

— Ah? Où ça? demanda Hollis.

Elle entrouvrit la portière, comme pour préparer sa fuite. Alberto paraissait spécial mais pas foncièrement fou.

— Je vais prendre mon équipement. J'aimerais d'abord vous montrer l'œuvre. On pourra en parler après, si vous voulez.

Ils sortirent. La pente de Larrabee, qui descendait vers les appartements illuminés du centre-ville, était si raide qu'Hollis avait du mal à se tenir droite. Alberto aida Odile à s'extirper de la banquette arrière. Elle s'adossa à la Cox et enfonça ses mains dans la poche ventrale de son sweat.

— J'ai froid, se plaignit-elle.

Effectivement, sans le vent chaud, la température tombait. Hollis leva les yeux vers un hôtel rose et sans grâce qui les dominait pendant qu'Alberto, drapé dans son Pendleton, fouillait à l'arrière de la voiture. Il en tira un étui à caméra en aluminium fatigué, sous des bandes de gaffer noir entrecroisées.

Une longue voiture argentée les dépassa en silence tandis qu'elles suivaient Alberto sur le trottoir de Sunset.

— Qu'est-ce qu'on vient regarder, Alberto? demanda Hollis quand ils arrivèrent au carrefour.

Il s'agenouilla et ouvrit son étui. L'intérieur était mâté par des blocs de mousse. Il en tira ce qu'elle prit tout d'abord pour un masque de soudeur. Et le lui tendit.

— Mettez ça.

Un bandeau rembourré, avec une sorte de visière.

— Réalité virtuelle?

En la prononçant, elle se rendit compte qu'elle n'avait plus entendu cette expression depuis des années.

— Le matos est à la traîne, dit-il. Enfin, celui que je peux me payer.

Il sortit son ordinateur portable de sa valise et l'alluma.

Hollis enfila la visière, à peine transparente. Elle tourna la tête vers le carrefour de Clark et Sunset, discernant l'auvent du Whiskey. Alberto tendit la main vers elle et enficha un câble sur le côté de la visière.

— Par ici, dit-il.

Il la guida le long du trottoir vers une façade aveugle et peinte en noir. Elle plissa les yeux pour distinguer l'enseigne. Le Viper Room.

— Bon, reprit-il. (Elle l'entendit tapoter sur le clavier du portable. Son champ de vision frissonna.) Regardez. Par ici.

Elle se retourna pour suivre son geste et vit un corps fin, brun, étendu face contre terre sur la chaussée.

— Halloween, 1993, commenta Odile avec un accent français à couper au couteau.

Hollis approcha du cadavre. Qui n'était pas là. Mais quand même un peu. Alberto la suivait avec le portable, très attentif au câble. Elle avait l'impression qu'il retenait son souffle. Comme c'était son cas à elle.

Dans la mort, le garçon évoquait un oiseau. L'arc de sa pommette, quand elle se pencha en avant, projetait sa propre petite ombre. Ses cheveux étaient très noirs. Il portait un pantalon noir à rayures sombres, et une chemise foncée.

— Qui c'est ? demanda-t-elle en reprenant sa respiration.

— River Phoenix, répondit Alberto doucement.

Elle leva les yeux vers l'auvent du Whiskey, puis les rebassa, frappée par la fragilité de ce cou pâle.

— River Phoenix était blond, s'étonna-t-elle.

— Il les avait teints, assura Alberto. Pour un rôle.

2

Des fourmis dans l'eau

Le vieil homme rappelait à Tito ces réclames fantômes, affadies, qui vantaient encore parfois des produits oubliés du temps sur les flancs aveugles d'immeubles obscurs.

Si Tito avait vu l'une de ces annonces, concernant les dernières nouvelles de quelque événement terrible, tout en sachant qu'elles étaient présentes depuis toujours, à se décolorer sous les intempéries, sans qu'il les ait jamais remarquées avant aujourd'hui, cela lui aurait donné à peu près la même sensation que ce rendez-vous avec le vieil homme, à Washington Square, à côté des tables d'échecs en béton, où il lui passa discrètement un iPod sous un journal plié.

Chaque fois que le vieil homme, inexpressif et le regard détourné, empochait un iPod, Tito remarquait l'or terni de sa montre, son cadran et ses aiguilles presque cachées par le verre de plastique usé. Une montre de cadavre, comme celles entassées dans les vieilles boîtes à cigares au marché aux puces.

Ses vêtements aussi étaient ceux d'un cadavre, taillés dans des tissus que Tito imaginait exsuder leur propre froid, un froid différent de cet hiver erratique de New York. Un froid de bagages abandonnés, de couloirs institutionnels, de consignes usées aux parois de métal brillant.

Mais ce n'était certainement qu'un déguisement, le *protocol* de l'apparence. Pour faire affaire avec les oncles de Tito, ce vieil homme ne pouvait pas être vraiment pauvre. Sentant une patience immense, et du pouvoir, Tito imaginait que ce vieil homme, pour des raisons propres, se déguisait en spectre du Manhattan passé.

Chaque fois que le vieil homme acceptait un nouvel iPod, comme un vieux singe sagace aurait accepté une friandise peu appétissante, Tito s'attendait à moitié à le voir briser son boîtier d'un blanc virginal pour en tirer une chose mystérieuse, terrible, et quelque peu effrayante de contemporanéité.

Mais après coup, dans ce restaurant surplombant Canal Street depuis le deuxième étage, Tito se retrouva incapable d'expliquer tout cela à son cousin Alejandro. Dans sa chambre, un peu plus tôt, il avait empilé les sons, essayant d'exprimer ces sentiments en musique. Il ne ferait sans doute jamais écouter ce fichier à Alejandro.

Le front lisse et inexpressif entre ses cheveux longs, son cousin, qui ne s'était jamais intéressé à sa musique, le regardait sans rien dire et versa délicatement leur soupe au canard fumante, d'abord dans le bol de Tito, puis dans le sien. Derrière les fenêtres du restaurant, au travers des caractères cantonais rouges qu'aucun des deux hommes ne savait lire, le monde avait la couleur d'une pièce d'argent oubliée plusieurs décennies au fond d'un tiroir.

Alejandro était un littéraliste, très talentueux mais avant tout pratique. C'était pourquoi on l'avait choisi pour apprendre auprès de Juana, leur tante, la faussaire de génie de la famille. Tito avait trimballé pour Alejandro de vieilles machines à écrire dans les rues du centre-ville, des engins d'un poids incroyable achetés dans des entrepôts poussiéreux de l'autre côté du fleuve. Il avait écumé les

magasins pour dénicher leurs rubans encreurs en tissu, qu'Alejandro délavait presque entièrement à la térébenthine. Leur Cuba natale, avait expliqué Juana, avait été un royaume de papiers, un labyrinthe bureaucratique de formulaires, de triplicata carbonés – royaume où les initiés pouvaient naviguer avec confiance et précision. Toujours avec précision, dans le cas de Juana, dont la propre formation s'était déroulée dans les sous-sols blancs d'un bâtiment dont les étages donnaient plus ou moins sur le Kremlin.

— Il te fait peur, ce vieil homme, dit Alejandro.

Alejandro avait appris de Juanita les mille et un tours de papiers et d'adhésif, de filigranes et de tampons, des miracles accomplis dans des chambres noires improvisées et des mystères plus obscurs encore, où figurait le nom d'enfants morts au berceau. Tito avait parfois porté pendant des mois des portefeuilles usés regorgeant d'identités générées par Alejandro au cours de son apprentissage : cette proximité prolongée les débarrassait de toute trace de nouveauté. Il n'avait jamais touché aux cartes ou aux papiers que la chaleur et les mouvements de son corps patinaient de manière si convaincante. Alejandro, pour les retirer de leurs étuis de cuir taché, portait des gants chirurgicaux.

— Non, dit Tito. Je n'ai pas peur de lui.

Quoique ce fût plus compliqué que cela. Il y avait de la peur, mais Tito ne paraissait pas craindre le vieil homme lui-même.

— Tu devrais peut-être, cousin.

La magie de Juana avait perdu de sa force, Tito le savait, devant les technologies nouvelles et la démesure des contrôles que le gouvernement appelait « sécurité ». La famille comptait moins sur ses talents, à présent, et

obtenait la plupart des faux documents par d'autres sources, plus adaptées aux besoins actuels. Tito savait que son cousin ne le regrettait pas vraiment. À trente ans, huit ans de plus que lui, Alejandro en venait à considérer la vie dans la famille comme un bonheur tout relatif. Voire pire. Les dessins que Tito avait vus, collés sur la vitre de l'appartement d'Alejandro pour les délayer, faisaient partie de cette distanciation. Alejandro dessinait très bien, dans n'importe quel style, et il y avait une sorte de compréhension entre eux : Alejandro ramenait la magie subtile de Juana vers les beaux quartiers, dans un monde de galeries d'art et de collectionneurs.

— Carlito. (Alejandro lui passa un petit bol de porcelaine plein de chaleur odorante et grasse.) Que t'en a dit Oncle Carlito ?

— Qu'il parle russe. (Eux-mêmes parlaient espagnol.) Que s'il me parle en russe, je peux lui répondre en russe. Alejandro haussa un sourcil.

— Et qu'il a connu notre grand-père, à La Havane.

Alejandro fronça les sourcils, la cuillère de porcelaine blanche immobile au-dessus de sa soupe.

— Un Américain ?

Tito hocha la tête.

— Les seuls Américains que notre grand-père a connus à La Havane étaient de la CIA...

Alejandro avait baissé le ton, même s'ils étaient seuls dans le restaurant avec le serveur, plongé dans son hebdo chinois derrière la caisse.

Tito se rappelait une visite avec sa mère au cimetière chinois derrière la Calle 23, peu avant son arrivée à New York. Elle avait pris un paquet dans un ossuaire, une de ces petites maisons de squelettes, et Tito l'avait livré ailleurs, fier de son utilité. Et dans les toilettes puantes derrière

un restaurant de Malecon, il avait feuilleté ces papiers, dans leur enveloppe moisie de tissu plastifié. Il ne savait toujours pas de quoi il pouvait s'agir, mais ils étaient tapés dans un anglais qu'il savait à peine lire.

Il n'en avait jamais parlé à qui que ce soit et n'en dit rien à Alejandro.

Ses pieds, dans ses bottes Red Wing noires, étaient glacés. Il imaginait s'enfoncer avec langueur dans un profond bain japonais constitué de la même soupe au canard.

— Il ressemble aux hommes qui traînaient dans les quincailleries dans cette rue, confia-t-il à Alejandro. Des vieux en manteau, qui n'avaient rien d'autre à faire.

Les quincailleries de Canal avaient disparu, remplacées par des magasins de téléphones cellulaires et de contrefaçons Prada.

— Si tu disais à Carlito que tu avais vu le même van deux fois, ou la même femme, dit Alejandro à la surface fumante de sa soupe, il enverrait quelqu'un d'autre. Ainsi exige le protocole.

Leur grand-père – l'auteur de ce protocole – avait lui aussi disparu, comme les vieux de Canal Street. Par un matin glacial d'avril, ses oncles s'étaient réunis sur un ferry de Staten Island pour déverser ses cendres plusieurs fois illégales tout en protégeant leur cigare rituel contre le vent; les pickpockets habitués du ferry étaient restés à l'écart, loin de ce qu'ils avaient reconnu comme une activité très privée.

— Il n'y a rien, dit Tito. Rien qui indique un intérêt quelconque.

— Si quelqu'un nous paie pour passer de la contrebande à cet homme – et par la nature de notre affaire, nous ne passons rien d'autre –, quelqu'un d'autre s'y intéresse forcément.

Tito ne trouva rien à redire à la logique de son cousin. Il hocha la tête.

— Tu connais l'expression « ne pas avoir de vie », cousin ? demanda Alejandro en passant soudain à l'anglais. Nous avons tous besoin d'une vie, Tito, si nous voulons rester ici.

Tito ne répondit rien.

— Combien de livraisons, jusqu'à maintenant ?

— Quatre.

— C'est trop.

Ils mangèrent leur soupe sans un mot de plus, écoutant les camions qui remontaient Canal en faisant trembler les grilles de métal.

Tito lavait ses chaussettes d'hiver au Woolite dans l'évier profond de son studio à Chinatown. Il s'était habitué aux chaussettes, depuis le temps, mais le poids de celles-ci, humides, l'étonnait toujours. Pourtant, il lui arrivait encore d'avoir froid aux pieds, malgré une variété de semelles isolantes achetées dans un surplus de Broadway.

Il se rappelait l'évier de l'appartement de sa mère à La Havane. La bouteille plastique remplie de sève de hénéquen qui servait de détergent, le chiffon de fibres rêches provenant de l'intérieur de la même plante, et une petite boîte de charbon. Il se rappelait les petites fourmis qui trottaient au bord de l'évier. À New York, avait un jour fait remarquer Alejandro, les fourmis allaient beaucoup moins vite.

Un autre cousin, émigré de la Nouvelle-Orléans après l'inondation, avait parlé d'une boule mouvante de fourmis rouges sur l'eau. C'était apparemment ainsi que les fourmis échappaient à la noyade et, en entendant cette histoire, Tito s'était dit que sa famille était un peu pareille.

Elle flottait en Amérique, moins fournie mais s'apportant un soutien mutuel sur leur radeau professionnel: le protocole.

Parfois, il regardait les actualités de la chaîne russo-phone d'Amérique, sur son écran plasma Sony. Les voix des présentateurs prenaient peu à peu une qualité onirique, sous-marine. Il se demanda si c'était cela, perdre un langage.

Il roula ses chaussettes en boule, les essora, vida et remplit de nouveau l'évier, les rinça, et se sécha les mains sur le vieux t-shirt qui lui servait de serviette.

La pièce haute de plafond était carrée, aveugle, avec une unique porte en acier et des murs en placo blanc. Le plafond était en béton brut. Parfois, étendu sur son matelas, il suivait du regard les traces qu'avaient laissées les plaques de contreplaqué envolées depuis longtemps, fossiles du coulage de l'étage supérieur. Il n'y avait pas d'autre résident dans l'immeuble. Au même étage, des Coréennes cousaient des vêtements d'enfants, à côté d'une société plus petite en rapport avec l'Internet. Son loyer était payé par les oncles. Quand ils avaient besoin d'un endroit où mener leurs affaires, il lui arrivait d'aller dormir sur le canapé Ikea d'Alejandro.

Son studio contenait un évier et des toilettes, un réchaud, un matelas, un ordinateur, un ampli, deux enceintes, un clavier, ledit téléviseur, un fer à repasser et sa planche. Ses vêtements étaient suspendus sur un vieux portant en acier, avec roulettes, récupéré sur le trottoir de Crosby Street. À côté d'une de ses enceintes, un petit vase bleu d'un supermarché chinois sur Canal, un objet fragile dédié en secret à la déesse Ochun. Celle que les catholiques cubains appelaient Notre Dame de la Charité, à Cobre.

Il brancha son clavier Casio, ajouta une eau plus chaude sur ses chaussettes qui trempaient, tira une chaise haute de réalisateur devant l'évier. Perché sur ce siège instable, acheté dans le même magasin de Canal, il posa les pieds dans l'eau. Le Casio en équilibre sur les genoux, il ferma les yeux et caressa ses touches, cherchant un son d'argent terni.

S'il jouait bien, il comblerait le vide d'Ochun.